

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Un ouvrage sur Fleury Mesplet

Jean-Paul de Lagrave, *Fleury Mesplet*, Montréal, Patenaude Éditeur, 1985, 503 pages.

André Renaud

Number 42, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud, A. (1986). Review of [Un ouvrage sur Fleury Mesplet / Jean-Paul de Lagrave, *Fleury Mesplet*, Montréal, Patenaude Éditeur, 1985, 503 pages.] *Lettres québécoises*, (42), 66–67.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# UN OUVRAGE SUR FLEURY MESPLET

En 1776, Fleury Mesplet devient le premier imprimeur de Montréal. En 1778, il fonde la *Gazette du commerce et littéraire* qui ne va pas durer un an. En 1785 le courageux pionnier récidive, à sa sortie de prison et lance un deuxième «papier» qui va s'appeler la *Gazette de Montréal* et qui aura, celle-là, une longévité de près de dix ans. Elle disparaîtra, d'ailleurs avec la mort même de son fondateur, survenue en 1794, alors que ce Marseillais formé à Lyon avait soixante ans.

Jusqu'à ce que ne vienne l'ouvrage dont nous parlons ici, les historiens de la littérature et les historiens de l'histoire ont dit bien peu de choses de ce pionnier: les uns par ignorance de la vie et de l'oeuvre de Mesplet; les autres parce qu'ils n'ont vu en lui qu'une assez insignifiante personne. Tous auront eu le tort de n'être pas allés voir plus loin que le bout de leur nez, ce qui n'est pas tout à fait à la louange des historiens. Mais dans un pays comme le nôtre, où les passions et les fanatismes n'ont cessé de marquer, beaucoup trop longtemps, les écrits de tous genres, l'esprit scientifique et l'objectivité ont été des vertus bien tardives.

En 1960, consacrant quelques paragraphes à peine à la fondation de l'imprimerie au Canada français, Gérard Tougas dira de Fleury Mesplet qu'il est le père du journalisme dans ce pays-ci; et de son collègue Valentin Jautard, Tougas déclare qu'il est le «premier critique de la littérature canadienne-française». Cela n'est pas peu dire. Plus tôt, à la fin des années 1930, Séraphin Marion traitera Mesplet de «primaire» qui a consacré sa vie à répandre «le poison voltairien». Camille Roy écrira que Mesplet est une de «ces épaves de la morale que le flot de la mer avait déjà jetés sur nos rivages», alors que E.-Z. Massicotte, qui le traite «d'esprit inquiet et tourmenté», saluera sa mort comme étant «l'acte le plus sage de sa vie.» On ne trouvera dans aucun texte une parole qui corresponde à la vérité ni, surtout, qui soit dépouillée de cet esprit petit qui conduit directement à la dévaluation aveugle de tout ce

qui ne correspond pas aux idées doctrinaires et restreintes qui marquèrent notre première «époque critique».

Est-ce que Jean-Paul de Lagrave réussira, quant à lui, à se départir de cet esprit chicanier et querelleur? Mais, pas du tout! D'ailleurs il n'en a pas envie et ne manque jamais l'occasion de décocher à son tour les flèches de longtemps méritées par tous les dénigreur de Mesplet. Lorsque L. Lamontagne aura eu l'imprudence et la maladresse d'écrire de Voltaire «qu'il est anticlérical par haine de Dieu, l'ennemi, et de tout ce qui est saint comme la Pucelle et sacré comme l'Évangile», Jean-Paul de Lagrave le comparera à Nonnote, ce pauvre attaquant qui aura dû subir les foudres les plus ardentes de Voltaire lui-même. Car on sent bien que dans tout ce sujet, qui est encore ici traité sous l'inspiration du pamphlet et dans le style du débat, Voltaire est au centre de tout et que c'est de lui dont il est ici question beaucoup plus que de cet inoffensif et malheureux Mesplet auquel il fallait rendre enfin son humble dû. Et cela est fait ici, à mon avis et malgré le ton parfois belligérant, avec un courage remarquable, une patience inusitée et une érudition qui ne fait pas de doute. C'est cela, surtout, qu'il faut analyser et reconnaître, en consultant cet ouvrage intéressant. Parlons donc de ce qui importe, c'est-à-dire de Voltaire tel qu'il a été perçu, au Canada français, de son vivant même et quelque temps après sa mort, alors qu'ici les esprits bouillonnaient et que le sort du pays était loin d'être résolu, cette dernière affirmation constituant un euphémisme.

Marseillais de naissance, Lyonnais de formation, homme relativement instruit, apte à suivre beaucoup plus qu'à guider, Mesplet passe par Londres et par Philadelphie avant d'arriver en mission au Canada, en 1776. Cette date est importante à plus d'un point de vue. Rappelons en quoi. Nous sommes deux ans après l'Acte de Québec et deux ans avant la mort de Voltaire; nous sommes treize ans après le Traité de Paris et quinze ans avant la Constitution de 1791 qui divise le Bas-

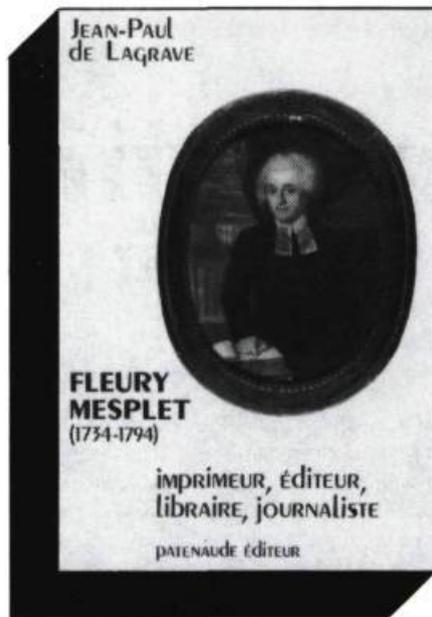
Canada du Haut-Canada; nous sommes sept ans avant la reconnaissance des États-Unis et treize ans avant l'éclatement de la Révolution française. Or les dix-sept volumes de *l'Encyclopédie* (plus onze volumes de planches) ont été publiés, sous la direction de d'Alembert et de Diderot, de 1751 à 1772, époque où l'on appelle avec tous les arguments que fournissent la philosophie et les sciences, au renouveau, à la modernité et à la liberté. C'est durant cette même époque que Voltaire se fait connaître partout, que la France et l'Angleterre se feront la guerre, que le Canada devra changer d'allégeance et que le Congrès américain cherchera l'adhésion politique des Québécois à son projet national. «Ami de Benjamin Franklin et disciple de Voltaire, c'est à titre d'imprimeur des Fils de la liberté qu'il pénètre à Montréal en 1776». On parle ici, bien entendu, de Fleury Mesplet.

Je ne crois pas que cet homme ait été conduit à Montréal par un idéal qui justifierait que l'on parlât aujourd'hui de lui comme d'un véritable héros. Mais je ne crois pas non plus qu'il y soit venu en aventurier, ni pour y répandre du poison. Poussé par les circonstances et par les hasards de la vie, désireux de faire marcher honnêtement un commerce qui n'avait pas encore son pareil chez nous, il est arrivé, à vrai dire, en des temps extrêmement difficiles et, par la nature même de son métier, il a été à la source et au coeur des antagonismes. Mais il aura eu, il faut bien le dire ici, le courage de persévérer malgré toutes sortes d'adversités qui, deux fois, l'ont mené au cachot: une fois pour une brève période, mais la deuxième fois, pour un peu plus de trois ans. Pourquoi? Pour avoir diffusé des idées qui n'étaient pas les siennes à l'origine et qu'il partageait avec la prudence du néophyte. (Déjà, à cette époque-là, on risquait la prison pour la défense de ses idées, au Québec; lors de la Crise d'octobre de 1970, d'autres gens de lettres, plus émancipés que Mesplet, certes, mais aussi innocents que lui, connaîtront le même sort!)

De Philadelphie sont venues trois lettres adressées par le Congrès américain au peuple du Québec et invitant ce dernier à réfléchir aux nombreux avantages que pouvait représenter pour lui une alliance avec les Patriotes. Et c'est pressé par Franklin que Fleury Mesplet accepta d'installer ses presses à Montréal qui était d'ores et déjà la ville la plus peuplée et la plus importante du pays. Mesplet n'était pas sans savoir qu'il venait ici ouvrir un commerce pour lequel les canaux de vente n'étaient pas nombreux. Rappelons quelques chiffres qui datent de 1784: le Québec était alors peuplé de 104 823 âmes, dont 57 758 adultes. Parmi ces derniers, les statistiques les plus optimistes avancent que le pays pouvait compter quelque 3 000 alphabétisés, soit 5% du total de la population. Or ici le mot «alphabétisé» doit être reçu dans son sens le plus généreux, pouvant inclure celles et ceux qui avaient assez de lettres, par exemple, pour pouvoir signer leur nom. Il faut bien se rappeler également que font alors partie des alphabétisés les prêtres et les clercs, ce qui laisse, dans la population laïque, bien peu de personnes capables de lire les imprimés de Mesplet et les ouvrages qui venaient d'Europe et qui appartenaient encore tous à des collections privées.

La situation n'est pas idéale, les temps ne sont pas propices à la diffusion tranquille des «Lumières», mais contre mauvaise fortune faisons bon cœur et essayons de faire passer les messages autrement. Le Congrès connaissait bien le haut niveau d'analphabétisme du peuple québécois et l'exclusivité du clergé sur à peu près tout ce qui touchait la vie intellectuelle et politique. (Ne parlons pas ici de vie religieuse.) Mais le Congrès savait également qu'il suffisait que ses missives soient répandues et lues sur les places publiques pour que le message en soit à son tour discuté au sein d'une population qui, peut-être, n'était pas aussi docile ni aussi satisfaite de son sort qu'on le faisait croire un peu partout. Il est d'une évidence élémentaire que quiconque osait jeter une seule goutte d'huile sur le feu serait montré du doigt avec une sévérité ultime.

L'établissement de l'imprimerie de Mesplet à Montréal est laborieux: l'équipement ainsi que le papier mettent du temps à venir et l'homme aura souvent du mal à trouver les fonds nécessaires à la survie de son entreprise. Paradoxalement,



ment, c'est l'Église qui lui donnera ses contrats les plus rentables, en lui commandant des livres de prières et autres imprimés du genre. Dans ce sens Mesplet se range du bon côté et devrait se faire de précieux alliés. Mais voilà qu'en 1778, il fonde la *Gazette littéraire* qui vivra un peu moins d'un an. Plus tard, lorsqu'il sera sorti de prison et qu'il aura repris son travail d'imprimeur, Mesplet fondera *La Gazette de Montréal* qui:

*reflète la fidélité de Mesplet à l'égard de l'idéal voltairien. Voltaire est mis à contribution non seulement pour éclairer les lecteurs sur les grands principes philosophiques, mais encore pour exprimer la politique même de l'imprimeur dans certaines circonstances. Mesplet soutient que la liberté de la presse est la base même des autres libertés, à l'instar de Voltaire qui écrivait à Damilaville, le 16 octobre 1765: «Y a-t-il rien de plus tyrannique que d'ôter la liberté de la presse? Et comment un peuple peut-il se dire libre quand il ne lui est pas permis de penser par écrit?» (p. 245)*

En fondant ses deux gazettes de quatre pages, en en mettant les colonnes à la disposition de collaborateurs principaux (comme Valentin Jautard), en invitant tous ceux qui avaient quelques propos à exprimer à profiter de son imprimé, en provoquant la réflexion sur toutes sortes de sujets, en donnant lieu à la création de l'expression écrite, en «diffusant les Lumières», Fleury Mesplet rendait à ce pays un service incommensurable. Et là-dessus il n'y a pas matière à chicaner.

Cet homme a fait oeuvre de pionnier et mérite, sans doute, plus qu'il n'a reçu. Dans la mesure où Jean-Paul de Lagrave restitue les faits qui ont entouré sa vie, il rend à l'histoire et à la littérature une pièce fondamentale, un ouvrage qui, pour toutes sortes de fanatismes, aura mis trop de temps à venir.

Divisé en trois parties qui comprennent une vingtaine de chapitres, le livre est enrichi de trois appendices dont un sur l'idéal maçonnique, d'une importante bibliographie et de toutes ces fioritures qui accompagnent d'ordinaire une thèse et qui, souvent, en alourdissent la présentation. Peu importe, puisque nous sommes ici devant un travail gigantesque de recherche et d'érudition et devant un exposé qui obligera les spécialistes à revoir leurs conclusions, non pas tellement sur l'homme, mais sur le travail qu'il a accompli et sur le rôle qu'ont joué ses ennemis, pour lui nuire à lui et, partant, à tous ceux dont il voulait favoriser l'émancipation.

Au Québec, le dossier Voltaire n'est pas encore résolu. Et qui parle du dossier Voltaire va bien au-delà de l'oeuvre personnelle de cet écrivain du dix-huitième siècle, qui a d'ailleurs eu fort peu souvent l'occasion de se préoccuper de nous en particulier. Mais Voltaire indique des voies nouvelles, un esprit qui ne pouvaient que contrevenir à l'ordre bien précaire établi par l'autorité dans ce pays fragile. Et Voltaire, avec tout son siècle, est venu en une époque où, ici, tout était encore à faire. Le personnage principal de cet ouvrage, c'est lui surtout, et, avec lui, toute la philosophie du dix-huitième siècle. □

Jean-Paul de Lagrave, *Fleury Mesplet*, Montréal, Patenaude Éditeur, 1985, 503 pages.

Nota: il importe de noter que ce livre a été publié pour souligner le bicentenaire de la presse d'information, à Montréal, et qu'à ce titre, c'est également un hommage littéraire au «père de l'imprimerie québécoise». Cette circonstance particulière explique le soin et le goût exceptionnels avec lesquels ce livre a été produit par l'éditeur auquel il convient d'adresser de chaleureuses félicitations. Nous savons tous que pour des raisons financières (paraît-il!) les livres imprimés aujourd'hui se font remarquer d'abord par la médiocrité de leur présentation formelle. Y a-t-il une raison qui explique que celui-ci, qui, je crois, n'est pas plus cher que les autres, soit si bien fait et si beau?